

empressement et lui exprima sa reconnaissance et ses remerciements avec une politesse parfaite, mais un peu froide. Instinctivement ces deux hommes, que tout semblait devoir rapprocher, s'étaient sentis antipathiques et hostiles l'un à l'autre.

La présence du comte et plus encore sa maussade humeur avaient glacé tous les cœurs, et lorsque du salon on passa dans la pièce où le souper était servi, il y eut un moment de silence et d'embarras.

Mais la marquise et d'Availles avaient trop l'habitude du monde pour ne pas surmonter facilement cette impression pénible, et lorsqu'une fois la glace fut rompue, d'eux-mêmes Edouard et ses deux cousines se mêlèrent à la conversation, qui prit bientôt un tour animé et joyeux.

Seul le comte ne se laissa pas gagner par cette douce gaieté, et, malgré tous ses efforts pour se contraindre, il était visible qu'elle le blessait et l'irritait. Alors même qu'on parlait de son fils, il avait peine à feindre une attention apparente et cependant le voyage et les aventures d'Edouard devinrent bientôt l'unique objet de l'entretien.

D'Availles, voyant avec quel empressement avide les moindres détails étaient reçus ou sollicités, s'était de bonne grâce prêté à ce désir, et il avait conté quelques-unes des expéditions où Edouard s'était le plus distingué par son courage. Bientôt on l'obligea à se mettre lui-même en scène, en lui demandant comment il avait pu arracher Edouard, qu'on croyait irrémédiablement perdu des mains des Indiens.

—Je puis vous le dire, et sans embarras ni fausse honte, répondit-il à Mme de Tréveneuc qui lui avait adressé cette question, car en réalité ce n'est pas à moi que revient le mérite de ce succès vraiment miraculeux.

—A qui donc alors ? demanda la marquise en souriant.

—A un Français qui est certes l'homme le plus étonnant, et je dois ajouter le plus honnête et le plus généreux que j'aie jamais connu.

—Et cet homme ? dit Isidora.

—Son nom est inconnu, même en France, bien que, s'il eût déployé sur un théâtre plus favorable le quart de l'énergie et des talents dont il a fait preuve, la célébrité eût été certainement son partage.

—Mais qu'a-t-il donc fait pour mériter un pareil éloge ? demanda Mme de Tréveneuc avec curiosité.

—Je vous le dirai d'autant plus volontiers, madame, qu'il est nécessaire de le savoir pour comprendre de quelle importance a été pour Edouard sa toute-puissante intervention. C'était, on le croit du moins, car de sa vie première on connaît fort peu de chose et lui-même garde sur ce sujet un impénétrable silence, c'était un de nos colons du Canada.

—Après la guerre de Sept ans, qui nous enleva ce beau pays, soit que rien ne le rappelât en France, soit plutôt que, comme bien d'autres, il ne pût se détacher de sa nouvelle patrie, il y resta, non, il est vrai, pour se soumettre aux Anglais, mais pour les combattre.

—Des nombreuses tribus indiennes qui nous avaient aidées dans notre longue lutte et que notre défaite laissait dans l'isolement, beaucoup, malgré leurs désastres et notre abandon, refusaient encore de se soumettre. Il se dit que là se trouvaient peut-être de précieux éléments de résistance qui, ménagés pour

l'avenir, pouvaient, à un moment donné, devenir d'un puissant secours.

—Il alla les trouver. Il organisa leur résistance et par ses conseils et son habileté leur assura une paix avantageuse. Vivant sous la tente, partageant leurs courses et leurs dangers, il eut bientôt acquis un empire absolu sur l'esprit simple et aventureux de ces hommes qui, pour son dévouement et son intelligence supérieure, le vénéraient comme un Dieu.

—Lui-même avait été séduit par cette vie libre et indépendante ; il s'était pris surtout d'une vive affection pour ces peuplades opprimées qui s'obstinaient avec une si héroïque constance dans une lutte inégale et presque insensée. Pendant vingt ans il demeura dans les prairies, allant sans cesse d'une tribu à l'autre, apaisant les querelles, dirigeant leurs expéditions et sans autre titre que les services rendus, sachant se faire écouter de tous. Ils l'appelaient le père Blanc, et, sous ce nom touchant que leur avait dicté la reconnaissance, tous, amis et ennemis, le révéraient également.

—Savez-vous, colonel, observa le comte d'Erbray avec une ironie et une incrédulité manifestes, que l'histoire que vous contez à ces dames a tout l'air d'un roman.

—J'en conviens, répliqua d'Availles sans s'émouvoir ; mais comme des milliers de témoins, sans parler d'Edouard, en peuvent certifier l'exactitude, vous me permettrez de ne pas m'inquiéter davantage de cette apparence. Je vous ai dit quelle pensée prévoyante avait dicté la conduite du père Blanc. L'occasion que, pendant vingt ans, il avait patiemment attendue, arriva enfin. En proclamant leur indépendance, les colons d'Amérique la lui offraient.

—Il se jeta avec ardeur dans la lutte, entraînant à sa suite toutes les tribus jadis alliées de la France, et son intervention y pesa d'un poids toujours important, souvent décisif. Il étonna les Anglais par la hardiesse de ses attaques, il les lassa par sa ténacité et en menaçant à la fois les points les plus reculés de leurs vastes territoires, il les obligea à une division de forces qui finit par leur être fatale.

—Envoyé à mon arrivée dans l'intérieur des terres pour nouer des relations avec les Indiens, je m'étais trouvé en rapport avec le père Blanc et j'avais eu occasion de l'apprécier. Lorsqu'Edouard chargé d'une mission semblable, fut tombé entre les mains d'une tribu hostile, j'allai aussitôt réclamer le concours de cet homme étrange, sûr d'avance qu'il ne me refuserait pas.

—Dès qu'il apprit qu'il s'agissait d'Edouard d'Erbray, il n'hésita pas, en effet. Il partit avec moi et c'est à lui que j'ai dû de traverser sans péril, et avec une rapidité presque incroyable, deux cents lieues d'un pays infesté d'Indiens féroces et ennemis, à lui seul que fut accordée la vie d'Edouard que, sans son intercession, nulle puissance au monde n'eût pu sauver. Puis, comme s'il eût accompli l'action la plus simple, et dont il n'eût pas de remerciements à attendre, Edouard n'était pas délivré, qu'il partait sans même l'avoir vu,

—Et malheureusement, depuis lors, il ne m'a pas été donné de le rencontrer, ajouta Edouard. Ce sera certainement un des regrets de ma vie de n'avoir pu lui témoigner ma gratitude.

—Mais comment s'appelle ce bizarre personnage ? demanda le comte d'Erbray, sur qui les dernières paroles du colonel